

Chimamanda Ngozi Adichie

Chimamanda Ngozi Adichie est née au Nigéria. Elle est l'auteur de deux romans : *L'hibiscus pourpre*, qui s'est vu décerner le Prix des Ecrivains du Commonwealth et le Prix de la Fondation Hurston/Wright, et *L'autre Moitié du Soleil*, nominé pour le Prix du Cercle National des Critiques Littéraires et lauréat du Prix Orange 2007. Ses nouvelles ont été publiées dans *Granta* et le *New-Yorker*. Membre honoraire en 2005/2006 de la Hodder Fellowship à l'Université de Princeton, elle est également titulaire d'une Maîtrise d'Études africaines de l'Université de Yale.



“CHINASA”

Par Chimamanda Ngozi Adichie

Il me semble que ça s'est passé en janvier. Il me semble que c'était janvier parce que la terre était assoiffée et que les bourrasques sèches de l'Harmattan avaient couvert ma peau, la maison et les arbres de poussière jaune. Je ne suis plus très sûre. Je sais que c'était en 1968, mais ça aurait pu être en décembre ou en février ; je n'ai jamais été très sûre des dates pendant la guerre. Ce dont je suis certaine, en revanche, c'est que ça s'est produit un matin -le soleil était encore doux, celui dont on dit qu'il est bon pour la peau et stimule la vitamine D. Quand j'ai entendu les détonations –Boum ! Boum !- j'étais assise sous la véranda de la maison que je partageais avec deux autres familles, en train de relire mon exemplaire chiffonné du livre de Camara Laye, *L'Enfant Noir*. Le propriétaire de la maison était un homme qui avait connu mon père avant la guerre et qui, lorsque j'étais arrivé après la chute de ma ville, ma valise défoncée à la main et n'ayant nulle part où aller, m'avait proposé une chambre gratuitement, car, disait-il, mon père avait été très bon pour lui. Les autres femmes de la maison se répandaient en commérages à mon propos, disant que je rejoignais la nuit le propriétaire dans sa chambre et que cela expliquait pourquoi je ne payais pas de loyer. J'étais dehors, ce jour-là, avec l'une de ces calomnieuses. Elle était assise sur les marches de pierres lézardées et allaitait son bébé. Je l'observais un moment, son sein ressemblait à une orange flasque, vidée de tout son jus, et je me demandais si le bébé en tirait quelque chose.

Lorsque nous entendîmes les explosions, elle se leva d'un bond, son bébé dans les bras, et courut à l'intérieur pour aller chercher ses autres enfants. Boum ! On aurait dit le grondement du tonnerre, celui qui roule à travers ciel, et qui dit haut et fort l'orage qui approche. Je restais planté là un moment à me dire que c'était peut-être bien le tonnerre ; je me revoyais, avant-guerre, dans la cour de la maison de mon père, sous l'anacardier, à

attendre la pluie. La cour était pleine d'arbres fruitiers que je me plaisais à escalader même si mon père me taquinait en disant que ce n'était pas convenable pour une jeune fille, et que peut-être certains des hommes qui voulaient lui apporter du vin allaient changer d'avis lorsqu'ils entendraient dire que je me comportais comme un garçon. Mais, mon père ne m'avait jamais dit d'arrêter. On disait qu'il me gâtait trop, que j'étais sa préférée. Aujourd'hui encore certains parmi nos parents prétendent que si je ne suis toujours pas mariée, c'est de la faute de mon père.

Quoi qu'il en soit, en ce matin d'Harmattan, le bruit se faisait de plus en plus fort. Les femmes sortaient en courant avec leurs enfants. J'aurais voulu courir avec elles, mais mes jambes ne répondaient pas. Ce n'était pas la première fois que j'entendais ce genre de bruit, bien sûr, la guerre avait deux ans et déjà mes parents étaient morts dans un camp de réfugiés à Uke, ma tante à Okija, mes grands-parents et mes cousins à Abagana dans le bombardement du marché de Nkwo, bombardement qui emporta aussi le toit de la maison de mon père et auquel j'ai survécu de justesse. Oui, ce matin-là, ce matin d'Harmattan et de poussière, je connaissais déjà ce bruit.

Boum ! Je ressentis une légère secousse sous mes pieds à l'endroit où je me tenais. Mais je ne me décidais toujours pas à courir. Le bruit était si fort à présent que ma tête bourdonnait et que j'avais l'impression que l'on soufflait une crème brûlante à mes oreilles. Puis je vis des cratères s'ouvrir dans le sol explosé tout près de moi. Je vis de la fumée et une pluie de débris de bois, de verre et de métal. Je vis la poussière se soulever. Je ne me rappelle plus vraiment du reste. Quelque chose en moi était si las que, pendant quelques minutes, j'ai souhaité que ces bombes m'apportent enfin la paix. Je ne saurais dire dans le détail ce que j'ai fait ensuite – si je me suis assise par terre, si je suis rentrée tête baissée à l'intérieur de la ferme ou si je me suis effondrée sur le sol. Toujours est-il que lorsque le bombardement a cessé, je descendais la rue en direction de la foule qui s'était formée autour des blessés et me retrouvais penchée sur un corps allongé par terre. Une fille, qui pouvait avoir quinze ans. Ses bras n'étaient plus qu'un amas de chairs sanguinolentes. Ce n'était pas le moment de faire de l'humour, mais à la voir comme ça, les bras mutilés, elle ressemblait à une chenille. Pourquoi ai-je emmené cette fille dans ma chambre ? Je n'en sais rien. Il y avait déjà eu beaucoup de bombardements avant celui-ci – nous étions à Umuahia où nous avons essuyé le gros des bombardements parce que c'était la capitale. Et même si j'avais aidé à soigner les blessés, jamais je n'en avais ramené chez moi. Mais j'avais pris cette fille dans ma chambre. Elle s'appelait Chinasa.



J'ai pris soin de Chinasa pendant des semaines. Le propriétaire lui avait fabriqué des béquilles avec du bois de récupération et même les colporteuses de ragots lui apportaient des petits cadeaux, de l'ukpaka ou des ignames frites. Elle était mince, petite pour son âge, comme beaucoup d'enfants durant la guerre, et elle avait cette façon de vous regarder

droit dans les yeux, directe mais jamais impolie, qui lui donnait l'air plus vieux que son âge. Elle faisait semblant de ne pas avoir mal lorsque je nettoiyais ses plaies avec du gin artisanal, mais je voyais les larmes lui monter aux yeux, et je devais moi aussi ravalé mes larmes au spectacle de cette fille devenue, à cause de la guerre, une femme pleinement mature pour avoir grandi trop vite. Elle me remerciait souvent, trop souvent. Elle disait être impatiente d'être suffisamment remise pour m'aider à la cuisine et au ménage. Le soir, après que je lui ai donné sa bouillie, je venais m'asseoir près d'elle pour lui faire la lecture. Ses bras ne bougeaient pas sous les bandages, mais son visage était des plus expressifs, quand, dans la lumière vacillante et crue de la lampe à kérosène, elle riait, souriait, ricanait, tandis que je lisais. J'avais perdu beaucoup de mes affaires à courir de ville en ville, mais j'avais toujours pu emporter quelques-uns de mes livres, et de lui lire ces livres me procurait une joie nouvelle, je les redécouvrais à travers les yeux de Chinasa. Elle se mit à poser des questions, à contester dans les histoires les comportements des protagonistes. Elle me questionnait à propos de la guerre, de moi.

Je lui parlais de mes parents qui avaient décidé que je devais être éduquée et m'avaient envoyée au Collège de Formation des Maîtres. Je lui dis combien j'avais apprécié mon travail d'enseignante à Enugu avant la guerre et combien j'étais triste lorsque l'école avait fermé pour devenir un camp de réfugiés. Elle me fixait avec une grande intensité pendant que je parlais. Plus tard, un soir où elle avait entrepris de m'apprendre à jouer au nchokolo et m'expliquait comment répartir des pierres entre des boîtes dessinées sur le sol, elle me demanda si je voulais bien lui apprendre à lire. J'étais effarée. Il ne m'était pas venu à l'esprit qu'elle pouvait ne pas savoir lire. En y repensant, je n'aurais pas dû être si présomptueuse. Son histoire était assez classique : des parents fermiers dans la région d'Agulu qui s'étaient battu pour envoyer ses deux frères à l'école de la mission mais l'avaient gardée à la maison. Peut-être était-ce son intelligence, sa vivacité d'esprit et la sagesse pénétrante de sa façon d'envisager toute chose qui m'avait fait oublier la réalité de sa condition première.

Nous commençâmes les leçons le soir même. Elle connaissait l'alphabet pour l'avoir déchiffré dans quelques livres de son frère et je ne fus pas surprise de constater qu'elle apprenait très vite, et qu'elle travaillait dur. Quelques mois plus tard, alors que la rumeur courrait d'une reddition imminente de nos généraux, Chinasa me lisait un passage de son livre préféré, *L'Enfant Noir*.



Le jour où la guerre prit fin, Chinasa et moi étions sorties rejoindre nos mauvaises langues et nos autres voisins en bas de la rue. Nous avons crié, et ri, et chanté, et dansé. Des femmes pleuraient. Leurs larmes étaient d'épuisement, d'incertitude et de soulagement. Les miennes aussi. Mais je pleurais surtout parce que j'aurais voulu ramener Chinasa chez moi, dans ma maison, ou ce qu'il restait de ma maison à Enugu ; j'aurais

voulu qu'elle soit la fille que je n'aurai jamais, qu'elle partage ma vie désormais vide de tous mes êtres chers. Elle me serra dans ses bras, et refusa. Elle voulait partir à la recherche de ceux de sa famille qui avaient pu survivre. Je lui donnais mon adresse à Enugu et le nom de l'école où j'espérais pouvoir reprendre mes cours. Je lui donnai l'essentiel du peu d'argent que j'avais. « Je viendrais te voir bientôt », dit-elle. Elle me regardait avec une gratitude embuée de larmes, je la serrais contre moi et j'eus le pressentiment du chagrin à venir. Elle allait retrouver des parents et la vie prendrait le pas sur sa belle promesse. Je savais qu'elle ne reviendrait pas.





Nous sommes à présent en 2008 et hier matin, un matin pas vraiment différent de cet autre matin, quarante ans plus tôt, j'ai ouvert le Guardian dans le salon de ma maison d'Enugu. Je revenais à peine de ma promenade matinale – mes amis prétendent que ces promenades quotidiennes sont la raison pour laquelle je ne ressemble pas à une septuagénaire – pleine de cet optimisme béat que procure, dans la marche, le changement d'allure et de rythme cardiaque. J'avais suivi les récentes informations nationales au sujet de la nomination par le gouvernement de nouveaux ministres, mais assez vaguement. Après avoir vu ce pays passer régulièrement d'une direction inepte à une autre, je ne trouvais plus grand-chose de passionnant dans tout ça. J'ouvris le journal pour lire qu'un Ministre de l'éducation, une femme, venait d'être nommé et qu'elle venait de donner sa première interview. J'étais assez contente, il fallait davantage de femmes au gouvernement, et les Nigériens avaient pu se rendre compte à quel point la précédente Ministre des Finances avait fait du bon travail. Et le visage du nouveau ministre, sur une photographie en noir et blanc qui barrait la moitié de la page, me parut soudainement familier. Je l'examinai attentivement et, avant même d'avoir lu son nom, je sus que c'était Chinasa. Les joues s'étaient un peu étoffées, bien sûr, et les traits avaient perdu cette vague imprécision de la jeunesse, mais elle n'avait pas tellement changé.

Je me précipitai sur l'interview, les mains un peu tremblantes. Elle avait été envoyée à l'étranger peu après la guerre par l'intermédiaire de l'une des nombreuses agences internationales qui venaient en aide aux jeunes gens ayant particulièrement souffert du conflit. Elle avait suivi brillamment plusieurs cursus. Elle s'était mariée et avait trois enfants. Elle était devenue professeur de littérature. Mes mains se mirent à trembler furieusement à l'évocation de la genèse de son amour des livres : « Une bonne fée, pendant la guerre, a été ma marraine, » dit-elle sans plus.

Je contemplai longuement son visage, imaginant ce qu'avait pu être sa vie, jouant avec l'idée de la contacter, réalisant que jamais, dans toute ma vie, je ne m'étais senti aussi fière, avant de refermer le journal et de le mettre de côté.

LISEZ CECI, PUIS DONNEZ UNE CHANCE À D'AUTRES !

 *Ecrivez votre nom pour ceux qui en sont incapables* 

www.campaignforeducation.org/bigread

(Si vous n'avez pas accès à Internet, utilisez la page à la fin de ce livre)